

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/4 | 2006
Varia

À la recherche du kolkhozien perdu

Travaux russes récents sur la paysannerie après la collectivisation

Jean Lévesque



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6762>

DOI : 10.4000/monderusse.6762

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 880-890

ISBN : 978-2-7132-2098-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Jean Lévesque, « À la recherche du kolkhozien perdu », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 11 septembre 2013, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6762> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6762>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

À la recherche du kolkhozien perdu

Travaux russes récents sur la paysannerie après la collectivisation

Jean Lévesque

RÉFÉRENCE

L. N. DENISOVA, **Ženščiny russkih selenij : trudovye budni** [Femmes des villages russes : le travail quotidien]. Moscou : Izdatel'skij dom « Mir istorii », 2003, 336 p.

V. T. ANISKOV, **Krest'janstvo protiv fašizma, 1941-1945 : istorija i psihologija podviga** [La paysannerie contre le fascisme, 1941-1945 : histoire et psychologie d'un exploit] Moscou : Pamjatniki istoričeskoj mysli, 2003, 502 p.

V. F. ZIMA, **Mentalitet narodov Rossii v vojne 1941-1945 godov** [Les mentalités des peuples de Russie dans la guerre de 1941-1945] Moscou : Institut rossijskoj istorii, Rossijskaja akademija nauk, 2000, 277 p.

V. P. POPOV, **Ekonomičeskaja politika sovetskogo gosudarstva, 1946-1953 gg.** [La politique économique de l'État soviétique, 1946-1953] Moscou-Tambov : Tambovskij gosudarstvennyj tehničeskij universitet, 2000, 221 p.

A. BEZNIN, T. M. DIMONI, L. V. IZJUMOVA, **Povinnosti rossijskogo krest'janstva v 1930-1960-h godah** [Les redevances de la paysannerie russe dans les années 1930-1960] Vologda : Vologodskij gosudarstvennyj pedagogičeskij universitet, Vologodskij naučno-kordinacionnyj centr CEMI RAN, 2001, 138 p.

- 1 C'est presque un lieu commun de dire que l'ouverture des archives soviétiques a grandement stimulé les travaux portant sur la paysannerie soviétique, en particulier sous Staline. D'une part, l'entreprise de publication de documents d'archives a été et reste très importante. Il suffit d'évoquer le travail monumental dirigé par le regretté V. P. Danilov sur la tragédie des campagnes soviétiques, récemment arrivé à terme avec la publication de la deuxième partie du cinquième et dernier tome, ou l'entreprise parallèle de publication de rapports de police sur la situation des campagnes durant l'entre-deux-guerres sous la direction de ce même Danilov et d'Alexis Berelowitch. Que la paysannerie soviétique ait été l'une des grandes victimes de la politique stalinienne ne fait aucun

doute, mais la question de son rôle comme acteur historique autonome reste toujours ouverte.

- 2 D'autre part, plusieurs historiens aguerris, comme N. A. Ivnickij, M. A. Vylcan, et S. A. Krasil'nikov ont produit des monographies de haut niveau, surtout sur les années 1930, suivis dans cette voie par une cohorte d'historiens régionaux. Or, plus l'historiographie avance, plus les zones d'ombre apparaissent. Nous présentons ici une recension d'ouvrages russes récents qui sont le fruit de recherches sérieuses en archives et qui tentent de combler certaines lacunes importantes de notre connaissance de la paysannerie kolkhozienne après la collectivisation : travail féminin, redevances, expérience de la guerre et reconstruction économique d'après-guerre.

L. N. Denisova, *Ženščiny russskih selenij*

- 3 En ce qui l'agriculture collective, l'une des questions les plus cruciales est le travail féminin dans les kolkhozes et sovkhoses soviétiques. Or, mis à part les ouvrages de Norton Dodge sur les femmes dans l'économie soviétique (1966), de Gail Lapidus sur la place des femmes dans la société soviétique (1978) et du collectif dirigé par Lynne Viola et Beatrice Farnsworth sur les femmes de la campagne russe et soviétique (1992)¹, nous savons assez peu de choses sur le travail de celles qui, depuis la collectivisation, ont formé la majorité de la main-d'œuvre rurale et ont littéralement tenu en main l'agriculture collective durant et après la guerre. L. N. Denisova en est à sa quatrième monographie, après des travaux sur l'exode et le déclin ruraux s'appuyant sur l'exemple de la région du *Nečernozem*. C'est ici le premier volet d'un diptyque sur « les femmes » dans la campagne russe – le terme étant entendu dans un sens assez restrictif, assez proche de la définition ethnique du terme. Il porte sur le travail féminin et sera suivi d'une étude sur la famille et la vie quotidienne (annoncée pour 2007). Denisova se penche sur une très longue période, allant de la fin de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'aux réformes qui ont suivi la chute de l'URSS. Son ouvrage tient donc à la fois de la synthèse, tant la période et l'aire géographique couvertes sont gigantesques, et de la monographie à cause de son approche plus thématique que chronologique.
- 4 L'auteur se réclame clairement des « *gender studies* », en ce sens qu'elle souligne le caractère culturel de la division du travail et de son impact sur les conditions de vie des femmes à la campagne. Elle part de cette position théorique pour présenter une critique, somme toute assez timide, de l'historiographie traditionnelle sur ces questions, bien qu'elle-même associe, pour expliquer la réalité du travail rural féminin, des méthodes socioéconomiques plus classiques à l'approche « *gender* ». Dans un élan d'enthousiasme, elle va même jusqu'à affirmer que l'histoire des femmes rurales est un peu l'essence même de l'histoire russe et soviétique. Étudiant leur triple fardeau – travail au kolkhoze ou au sovkhose, lopin individuel et responsabilités domestiques –, Denisova élargit notre perception du rôle de la femme dans la campagne russe.
- 5 L'ouvrage est divisé en trois grandes parties : contextualisation historique du travail féminin dans l'agriculture soviétique ; types d'occupations exercées par les femmes des régions rurales de Russie ; place des femmes dans ce que l'historiographie soviétique nomme l'intelligentsia rurale – terme un peu calqué sur les différentes constitutions soviétiques – mais auquel on préférerait celui d'élites rurales, puisqu'il inclut à la fois les membres dirigeants des exploitations agricoles et les travailleuses dans le domaine de la santé, de la culture et de l'éducation. Denisova a puisé son information à différentes

sources, pour la plupart archivistiques : fonds du GARF, RGAE, RGASPI et RGANI², pour les politiques agraires et les statistiques, plus les archives régionales de Vologda qu'elle prétend représentatives de la situation dans l'ensemble du pays. Un aperçu des mentalités paysannes nous est donné à travers une analyse de la presse rurale, notamment les revues *Sel'skaja žizn'* et *Krest'janka*, que l'historienne prise particulièrement. Elle intègre également des bouts rimés ou *častuški*, qu'elle considère aussi comme un baromètre fiable des attitudes et mentalités populaires. Elle utilise enfin les résultats de différentes enquêtes sociologiques menées aux époques brejnévienne, gorbatchévienne et postcommunisme, qui permettent de cibler les préoccupations des paysannes russes.

- 6 L'essentiel de sa démonstration tourne autour de la contradiction apparente entre, d'une part, le discours et la législation bolcheviques sur la libération de la femme par l'accès au marché du travail et, d'autre part, les réalités de la vie de la femme à la campagne, soumise à un travail éreintant dans les fermes collectives, rémunérée de façon quasi symbolique, privée de possibilités d'avancement, hormis durant la guerre qui permit à plusieurs d'entre elles de faire l'expérience de fonctions dirigeantes à la campagne. Kolkhoziennes et sovkhhoziennes furent reléguées aux tâches les plus ingrates et les moins bien rémunérées, le plus souvent manuelles : travaux des champs, culture des betteraves, traite. Le secteur individuel (lopin, bétail, potager...) fut et demeura un domaine où le travail féminin dominait, ce qui a fortement accru la responsabilité des femmes dans la survie de la famille paysanne. Déjà bien impliquées dans le travail agricole avant la révolution, les femmes devinrent la majorité de la main-d'œuvre rurale dans le sillage de la collectivisation, puis continuèrent à la dominer numériquement, mais reléguées au bas de l'échelle salariale et de la pyramide du pouvoir kolkhozien. Plusieurs tentatives de promouvoir les femmes à des postes de direction ou à des emplois plus spécialisés durant les années Hruščev et Brežnev ne modifièrent pas sensiblement une réalité difficile et injuste. Cette vulnérabilité socioéconomique ne fit que se perpétuer avec les réformes libérales postcommunistes et le démantèlement confus et maladroit du système kolkhozien.
- 7 L'ouvrage de Denisova comble sans l'ombre d'un doute un grand vide dans l'historiographie, toutes langues confondues, et présente bien des qualités. En dépit de son ampleur, loin de clore le débat, il ne fait qu'inaugurer le défrichage d'un nouveau domaine de recherche. Mais il souffre aussi de grandes lacunes. Après avoir convenablement décrit l'inégalité des statuts, l'auteur n'arrive pas à l'expliquer, tout comme elle rend compte de l'inégalité sans rendre présent le discours qui la justifie. Le lecteur a l'impression qu'elle considère la législation soviétique comme « libératrice », et que ce ne sont que ceux qui l'appliquent qui créent l'inégalité. Elle aurait dû se rendre compte que c'est le discours soviétique lui-même qui est créateur d'inégalités. La suite logique de son analyse des disparités entre hommes et femmes dans la sphère du travail agricole aurait consisté à déconstruire le discours les justifiant, puisque ce dernier est inscrit dans la législation, dans les institutions et les pratiques soviétiques en matière d'accès à l'emploi. Par ailleurs, la période très longue que l'auteur a choisie justifierait à elle seule trois ou quatre monographies ; les traiter ensemble entraîne irrémédiablement un certain déséquilibre. Par exemple, la période de la stagnation est surreprésentée par rapport à celle de l'immédiat après-guerre (1945-1953) ou celle des réformes de Hruščev. En un mot, la profondeur de l'analyse varie considérablement. Pour la période brejnévienne, Denisova puise abondamment dans le courrier des lectrices des magazines ruraux féminins afin de restituer les mentalités populaires, alors que, pour l'après-guerre,

elle ne se fonde que sur une poignée de *častuški* où elle voit l'expression des attitudes populaires. Dans le même élan, elle considère que l'expérience de la région du *Nečernozem* est représentative de toute la Russie, ce qui est pour le moins discutable. Certes, la situation y fut désespérée durant les années Brežnev et Gorbačev, mais, après la guerre, la région des Terres Noires et l'Ukraine furent encore plus touchées pour un certain nombre de raisons que nous n'aurons pas le loisir d'examiner ici. Enfin, Denisova aurait pu facilement réduire l'effet essentialiste de son analyse en y introduisant le concept de génération.

V. T. Aniskov, *Krest'janstvo protiv fašizma*

- 8 En publiant en 1995 un petit essai intitulé *Pirrova pobeda : krest'janstvo Rossii v gody bol'soj vojny* [*Une victoire à la Pyrrhus : la paysannerie russe pendant la Grande Guerre patriotique*], M. A. Vylcan ne s'attendait sans doute pas à déclencher un tir de barrage de la part de ses anciens confrères, qui l'accusèrent de noircir *ad nauseam* l'expérience tragique de la paysannerie durant la Seconde Guerre mondiale. Selon Vylcan, la guerre aurait intensifié la prolétarianisation de la paysannerie kolkhozienne, l'aurait fait décliner sur le plan démographique et aurait joué un rôle indéniable dans l'accroissement du fardeau fiscal des populations rurales qui s'ensuivit. Aux yeux des critiques de Vylcan, la paysannerie s'était sacrifiée pour sauver le pays de la menace allemande et la mémoire de cet acte héroïque devait être préservée et non ternie par les historiens. Malgré les relents assez peu scientifiques d'un tel débat, c'est pourtant le ton qu'ont adopté plusieurs historiens contemporains, surtout pour ce qui a trait à la guerre et à l'expérience de la population soviétique entre 1941 et 1945. Dans l'ouvrage de V. T. Aniskov, c'est le préfacier qui se charge des basses œuvres dirigées contre Vylcan, l'auteur se réservant de développer le concept d'acte héroïque sacrificiel (*žertvennyj podvig*) qu'il a utilisé à l'époque soviétique et continue de recycler depuis.
- 9 Professeur à l'université de Iaroslavl, V. T. Aniskov a déjà produit une bonne douzaine de monographies et plusieurs dizaines d'articles sur la Sibérie durant la guerre, le rôle du front intérieur et de la paysannerie. Les thèmes de ces ouvrages sont certainement un peu redondants, mais l'auteur a pu compter sur une assez longue carrière pour étudier ces problèmes sous toutes les coutures. Ainsi, l'ouvrage recensé ici est relativement proche de *Žertvennyj podvig derevni*, qu'il avait publié en 1993 et dont il reprend le concept central ainsi qu'une bonne partie des notes, à en juger par un recours massif à l'historiographie soviétique. Empruntant à ses ouvrages précédents, l'auteur entend démontrer que le sacrifice conscient de la paysannerie a permis de sauver le pays de la famine, d'approvisionner et de remplir les rangs de l'Armée rouge. En un mot, le patriotisme des masses paysannes aurait été le gage premier de la victoire sur l'Allemagne nazie. Après l'historien Jurij Poljakov, Aniskov pose que la paysannerie a accompli cet effort surhumain au nom de la préservation d'un système social et économique prônant l'égalité.
- 10 Les sept chapitres de l'ouvrage partent un peu dans tous les sens pour prouver et convaincre que la paysannerie a soutenu l'effort de guerre sans aucune défaillance. Aniskov envisage tour à tour la mobilisation économique et sociale du début de la guerre, la production kolkhozienne, la participation des ruraux à la conscription militaire (que l'on savait déjà très importante), l'occupation et les mouvements de résistance à la domination nazie, l'aide aux régions libérées de l'occupant, et finalement

les aspects sociaux, psychologiques et religieux de l'héroïsme kolkhozien. Sa volonté d'exhaustivité se manifeste souvent aux dépens du lecteur. Ainsi, au chapitre II, il traite coup sur coup du patriotisme des soldats paysans et des campagnes de collecte, alors qu'il aurait mieux valu les traiter en deux chapitres différents. L'auteur n'est pas non plus exempt de contradictions : toujours au même chapitre, Aniskov présente les propositions de certains paysans de la région d'Irkoutsk de porter à 300 le minimum de journées-travail (*trudodni*), alléguant que même un invalide pourrait effectuer un minimum de 120-150 jours (p. 94), alors qu'il vante l'ensemble des paysans soviétiques qui ont accompli en moyenne entre 220 et 260 journées-travail et qu'il qualifie presque de héros du travail. En fait, les journées-travail sont des données délicates à produire en tant que preuve, étant soumises à de nombreux ajustements et négociations par les statisticiens, ce qu'un historien aussi expérimenté aurait dû savoir.

- 11 L'historien de Iaroslavl prend aussi au pied de la lettre les rapports (*svodki*) du parti sur les réactions face à la mobilisation de 1941, ou sur la réception de l'émulation socialiste à la campagne, pour ne citer que ces deux exemples. Comme toutes les *svodki*, ces rapports sont rédigés en mode binaire, avec une alternance de réactions positives et négatives face à la politique de l'État soviétique, mais Aniskov ne retient que les positives. De plus, les rapports de la police politique publiés par V. S. Hristoforov et son équipe sur le contexte de l'invasion allemande et de la bataille de Moscou suggèrent que la paysannerie aurait été *au début de la guerre* la composante de la population la plus indifférente à l'action de l'État soviétique, mais l'auteur n'y prête guère attention³. Les exemples de ce type sont légion.
- 12 Saluons pourtant des pages fort intéressantes sur la crise des collectes dans l'Altai en 1942, basées sur un bon travail d'archives, tout comme celles sur le rôle des plénipotentiaires dans les collectes de grain. Toutefois, le travail pâtit d'un manque d'équilibre ; la recherche sur laquelle s'appuient les différents chapitres est inégale ; les a priori quant aux motivations profondes de la paysannerie kolkhozienne, que l'auteur semble avoir développées tout au long de sa carrière, sont présentés davantage comme des actes de foi que comme des hypothèses. La participation de la population aux différents bons et collectes de la Victoire est exemplaire à ce titre : la plupart des historiens soviétiques et – à présent – nationalistes, qui se refusent à remettre en question l'expérience de la guerre, tiennent pour acquis que les résultats de ces collectes sont en soi des preuves de la participation populaire à l'effort de guerre. C'est un peu dans cet esprit qu'Aniskov nous présente la paysannerie en guerre.

V. F. Zima, *Mentalitet narodov Rossii v vojne 1941-1945 godov*

- 13 Il est intéressant de constater à quel point le concept de mentalités a fasciné les historiens russes depuis la chute du régime communiste. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer combien l'introduction du terme « *mentalitet* » ou « *mental'nost'* » est tardive dans la langue russe, ou de consulter l'ouvrage collectif *Mentalitet i agrarnoe razvitie v Rossii* [*Mentalités et développement agricole en Russie*], issu des communications présentées à un colloque à Moscou en 1994⁴. En fait, on peut supposer que la perte d'intérêt pour des paradigmes comme le matérialisme historique a incité les chercheurs russes à lui substituer un de ces concepts puissants permettant de saisir dans sa globalité une réalité sociale complexe. Toutefois, il est surprenant de voir le concept de mentalités retrouver

une deuxième vie après la chute du bloc soviétique, alors qu'il avait connu son heure de gloire durant les années 1970-1980, puis, sous les attaques de plusieurs écoles historiques, les post-structuralistes en particulier, avait sombré dans l'oubli. On lui a reproché ses ambitions « totalisantes », déterministes, on lui a fait grief de ne s'appliquer qu'à des objets de très longue durée et d'être mal adapté aux sociétés contemporaines. Nonobstant ces critiques, plusieurs chercheurs russes y ont vu le moyen de sortir du déterminisme socioéconomique et de rendre à la culture, entendue dans un sens très large, la place qui lui revenait dans l'analyse historique.

- 14 Davantage connu pour ses travaux sur la famine de 1946-1947 – sa monographie reste à ce jour le travail le plus complet sur cette tragédie des premières années de l'après-guerre⁵ –, V. F. Zima, de l'Institut d'histoire russe de l'Académie des sciences de Russie, se propose ici d'évaluer la part des mentalités comme facteur explicatif de la victoire soviétique durant la Grande Guerre patriotique. En fait, le titre peut porter à confusion puisque, à y regarder de plus près, il s'agit d'expliquer par les mentalités paysannes la ténacité de la population russe durant la guerre plutôt que de proposer une étude générale des mentalités durant le conflit. Sans que ce soit dit explicitement, Zima cherche à démontrer l'emprise du vieux fonds culturel paysan sur les comportements, ce qui est d'une certaine façon logique puisque, à la veille du grand bond en avant stalinien, la population soviétique était à 85 % rurale et que les mentalités, par définition, évoluent lentement. Toutefois, le chemin que l'historien emprunte pour arriver à sa démonstration tend à amoindrir la portée de sa thèse. On en retiendra surtout une description, bien documentée, bien qu'un peu partielle, des épreuves endurées par la population pendant la guerre.
- 15 Cette monographie comporte trois grandes parties. Tout d'abord, Zima tente d'évaluer l'impact de la guerre sur la « mentalité démographique » (*sic*) de la population. Passant en revue les principales causes de mortalité durant le conflit (mort au combat, conséquences de l'occupation allemande, épidémies comme le typhus, malnutrition et manque de soins médicaux, etc.), l'auteur cherche à démontrer que l'impact démographique sur les zones rurales a été disproportionné par rapport aux régions urbaines, surtout si l'on tient compte du taux de mortalité des civils plus élevé à la campagne qu'en ville du fait que les combattants étaient en grande majorité d'origine rurale et que la reprise démographique fut plus lente à la campagne. Ces observations sont fort justes, mais la démonstration selon laquelle les pertes énormes subies par la population soviétique tout au long du conflit ont pu avoir un effet sur les mentalités populaires, assez malhabilement exposée, réussira difficilement à convaincre.
- 16 La division de la société sur laquelle s'appuie Zima est très simple : il y eut les combattants et les civils de l'arrière, et il ne cherche pas à subdiviser en sous-groupes ces deux catégories. Dans la deuxième partie, il traite donc des mentalités des combattants et cherche à comprendre si la victoire fut le fruit d'un traditionnel patriotisme paysan, forgé par des conditions de vie extrêmes et la volonté de résister à l'envahisseur. Alors que la recherche en archives effectuée par Zima est d'habitude de très bonne qualité, mettant à profit les principaux fonds d'archives de Moscou et ceux de cinq archives régionales, l'historien privilégie dans cette partie les journaux personnels de quelques soldats ainsi que des sources soviétiques publiées avant la chute du régime – en les étendant à l'expérience de quelques dizaines de millions de conscrits. De plus, il cherche à démontrer que les généraux comme les hommes de rang participent d'une même culture populaire, ce qui semblera peut-être évident aux chercheurs dans un ou

deux siècles, mais ne convaincra pas le lecteur contemporain. Par ailleurs, l'auteur maintient une certaine ambiguïté quant à son jugement sur le manque d'équipement et les conditions matérielles difficiles des soldats, qu'il hésite à qualifier de défaillance du système, penchant plutôt pour une épreuve qualifiante permettant au soldat de renouer avec son véritable « moi » profond paysan.

- 17 C'est dans la dernière partie que l'analyse aurait dû en principe culminer avec un récit assez détaillé des conditions de vie et de travail à l'arrière qui ont, selon Zima, forgé l'effort de guerre et mené à la victoire. On trouve beaucoup d'informations sur ces conditions, mais assez peu sur les mentalités en tant que telles, comme si les actions étaient à elles seules révélatrices de mentalités, sans passer par le nécessaire travail d'analyse des expressions discursives de ces mentalités. L'auteur passe en revue le travail des ruraux et des citadins mobilisés pour les tâches agricoles, les collectes de produits et le développement spectaculaire de l'usage des potagers par les travailleurs urbains (*ogorodničestvo*), que l'auteur voit comme la manifestation d'une mentalité paysanne particulière, mais qu'on pourrait tout autant interpréter comme une mesure extrême provoquée par l'incapacité du système kolkhozien à nourrir la population dans un contexte de crise. Il conclut en soulignant l'uniformité des mentalités des combattants et des travailleurs de l'arrière qui a permis un effort de guerre si considérable.
- 18 On peut reprocher à Zima un certain essentialisme, qu'il n'est par ailleurs pas le seul à professer. Prétendre qu'on peut traiter en bloc la population civile, les millions de soldats mobilisés et leurs officiers, qui furent peut-être pour la plupart d'origine rurale, mais qui ont monté tous les échelons de la carrière militaire et subi l'encadrement incessant des structures du parti, est un pari à nos yeux impossible à tenir. De plus, l'historien ne tient tout simplement pas compte des différences régionales, des différences générationnelles, des différences au niveau de l'occupation, ne voulant voir dans la population russe qu'une masse unie par sa résignation et son passé paysan. L'usage du concept de mentalités est aussi problématique : les historiens des *Annales*, qui l'ont créé, n'ont jamais proposé de l'employer exclusivement au singulier. La diversité des expériences n'a tout simplement pas été prise en compte par le chercheur.

V. P. Popov, *Ekonomičeskaja politika sovetskogo gosudarstva*

- 19 V. P. Popov est certainement l'un des spécialistes les plus éminents de l'après-guerre concernant la campagne soviétique, sur laquelle il a publié un nombre impressionnant d'articles, ainsi qu'un recueil de documents qui reste l'une des références les plus citées sur les conditions de vie et de travail de la population kolkhozienne durant cette période. Cette monographie est issue d'une thèse de doctorat d'État sur les conditions sociales et économiques de la campagne soviétique entre 1946 et 1953. Soutenue en 1996, celle-ci a été remaniée et élargie pour y inclure la politique économique du gouvernement soviétique à la même époque. La moitié des chapitres avaient déjà été publiés ailleurs sous forme d'articles. Popov, toujours très à l'aise dans les archives, en tire pour chacune de ses publications des données renouvelées et affinées. C'est aussi l'un des rares historiens à avoir eu accès à certains fonds des archives présidentielles de la Fédération de Russie (*Arhiv Prezidenta Rossijskoj Federacii*), qu'il cite d'ailleurs avec des références incomplètes.

- 20 La thèse de l'auteur est assez simple, annoncée clairement et sans détours : l'objectif de la politique économique du régime soviétique aurait été de formuler, puis d'appliquer, des mécanismes spécifiques garantissant au régime au pouvoir une domination stable sur la population de la Russie (*sic*) ainsi que la diffusion de cette domination à l'extérieur des frontières. Cette dernière partie – « domination à l'extérieur » – semble greffée un peu artificiellement pour justifier la période étudiée, puisqu'en fait, l'auteur ne se penche guère sur le contrôle soviétique des démocraties populaires. La thèse évoque vaguement celles des trotskystes ou des néo-marxistes des années 1970, ce qui est assez paradoxal compte tenu de la rhétorique fortement anti-marxiste de l'auteur.
- 21 Six chapitres forment trois parties bien distinctes. Les conditions de vie de la population dans l'après-guerre occupent deux chapitres. Le premier porte sur les ressources humaines et leur utilisation par le gouvernement stalinien durant l'immédiat après-guerre. Popov y analyse les processus démographiques à l'œuvre (comme il l'avait fait avec plus de détails dans deux articles au début des années 1990) et les mécanismes, la plupart coercitifs, de mobilisation des ressources qui sont souvent dans la continuation de la politique conçue durant le conflit. Ceci permet de remettre en cause la pertinence de la périodisation. Le deuxième chapitre est dévolu aux conditions de vie matérielles des ouvriers et des employés urbains, que l'auteur compare aux conditions de vie des ruraux, constatant non sans arrière-pensée le prix inégal payé pour la reconstruction du pays dévasté par la guerre.
- 22 Dans la deuxième partie, Popov se penche plus particulièrement sur les mécanismes de mise en œuvre de la politique économique stalinienne, notamment la réforme monétaire de 1947, qui a permis d'extorquer à la paysannerie ses maigres épargnes pour favoriser une politique de baisse des prix des produits de consommation. C'est l'analyse du budget qui, selon l'auteur, permet de comprendre le maintien au pouvoir de la classe dirigeante. Finalement, la dernière et meilleure partie de l'ouvrage est composée de deux chapitres déjà publiés comme articles : l'un sur les collectes de grain et l'autre sur les impôts ruraux. L'auteur y démonte les mécanismes d'exploitation de la population rurale par l'État stalinien. Popov est ici à son meilleur, tant dans la recherche de sources que dans leur analyse.
- 23 L'une des critiques principales que l'on pourrait adresser à l'ouvrage est qu'il déguise une analyse de la politique agraire soviétique sous une reformulation de la politique économique générale du régime soviétique. Or, malgré l'importance du secteur agricole, l'agriculture ne constitua évidemment pas l'ensemble de l'économie soviétique. D'autre part, l'ignorance par l'auteur du concept d'accumulation primitive, pourtant au centre de la politique agraire stalinienne, rend sa thèse, dans l'état où elle nous est présentée, largement irrecevable. Popov passe à côté de ce concept, comme à côté de toute une littérature trotskysante ou néo-marxiste des années 1970 et 1980 qu'il ne connaît pas mais dont il reprend les conclusions. Eût-il fait l'effort de la consulter qu'il n'aurait pas eu la tâche ingrate de réinventer la roue. Malgré la qualité de sa recherche, Popov tombe souvent dans le piège d'un style quelque peu « populiste », qui tente d'expliquer sans trop de nuance des réalités qui en demandent, comme son assertion selon laquelle la seule forme soviétique d'organisation économique aurait été la contrainte.

M. A. Beznin, T. M. Dimoni, L. V. Izjumova, *Povinnosti rossijskogo krest'janstva v 1930-1960-h godah*

- 24 Cet ouvrage comble une lacune très importante de l'historiographie. Celle-ci envisageait jusqu'ici la domination économique de l'État stalinien sur la paysannerie à travers les odieuses campagnes de collecte de grain et négligeait les différents régimes d'imposition qui ont eu un impact non négligeable sur le niveau de vie et l'économie des familles paysannes, surtout à partir des années 1938-1939. Dirigé par M. Beznin, ce collectif de l'université de Vologda a déjà à son actif plusieurs publications sur la paysannerie du *Nečernozem* durant l'ère soviétique. Par ailleurs, ce livre est modeste, tant dans son approche que dans ses visées. Premier jalon d'un projet plus vaste embrassant le système de taxation et l'économie paysannes, il vise à replacer les redevances des kolkhoziens dans un triple contexte : relations entre État et paysannerie, pratiques de résistance paysanne, catégories socioéconomiques de la paysannerie kolkhozienne.
- 25 Sans vraiment avancer de thèse, les auteurs divisent leur courte étude en deux parties principales. Ils présentent d'abord l'évolution des formes de redevances paysannes, surtout à partir de la collectivisation, à travers la législation et les méthodes d'imposition pour la République de Russie. Ces redevances, nombreuses, prenaient différentes formes, incluant à la fois le travail obligatoire au kolkhoze, défini par un minimum annuel de journées-travail, les travaux forestiers, d'entretien et de construction de routes, les corvées de tourbe, en plus des prélèvements en nature et en argent pris sur les revenus du travail au kolkhoze et surtout sur ceux du lopin et du bétail individuels. Bien que certaines formes de redevances aient existé depuis l'époque du servage et lui aient survécu, le système ne fut véritablement mis en place qu'à partir de la NEP pour les impôts, et de la collectivisation pour les redevances en travail. L'impôt sur les foyers collectivisés, plutôt modéré au début, s'alourdit dramatiquement avec la guerre et la disparition des derniers paysans individuels. Ces obligations étaient la plupart du temps assorties de différentes formes de contrainte : menaces d'expulsion du kolkhoze, déportation, saisie du bétail en cas de non-paiement des impôts, et différentes autres formes de pression employées par l'État soviétique et le pouvoir local pour normaliser le travail paysan.
- 26 La seconde partie reprend le même thème des redevances en travail, mais en l'appliquant à l'exemple de la région du Nord, formée des *oblasti* de Vologda, d'Arkhangelsk, de la république de Carélie et de la région autonome des Komis. À partir d'archives centrales et surtout locales, les chercheurs de Vologda reconstruisent les pratiques de mobilisation pour les corvées. De manière encore plus intéressante, ils s'attardent sur les réactions de la paysannerie, toujours marquées de réticence, sinon d'opposition ouverte au travail obligatoire, tant au kolkhoze que pour les corvées forestières et d'entretien des routes. Autre fait notable, la direction des kolkhozes s'est très souvent opposée à la mobilisation de ses propres travailleurs, ayant elle-même des quotas à remplir. S'il n'est pas surprenant de voir que les corvées forestières ont été importantes pour les kolkhoziens du Nord, on est surpris de constater que ces corvées ont représenté près du tiers des journées travaillées avant la Deuxième Guerre mondiale, et près de la moitié en 1950. Près d'un quart de ces travailleurs forestiers « forcés » étaient des femmes, proportion qui a presque doublé durant la guerre. Des conditions de vie spartiates, un faible taux de mécanisation et de mauvais salaires, bien plus bas que ceux des « cadres »

de l'industrie forestière, expliquent pour beaucoup, selon les auteurs, le manque d'enthousiasme des kolkhoziens.

- 27 Les auteurs ont eu l'heureuse idée d'inclure en annexe plusieurs documents d'archives : directives des agents du ministère des Finances, instructions aux présidents de kolkhozes sur les corvées, plaintes des paysans sur l'imposition, et surtout statistiques sur les ressources humaines, le travail des paysans du Nord et l'exécution de différents plans de corvées. Ceci permet un contact plus direct avec l'objet d'étude et la possibilité pour les chercheurs d'interpréter eux-mêmes les documents sur lesquels les trois historiens de Vologda fondent leur analyse des redevances paysannes. On peut par contre déplorer l'absence de thèse bien formulée, de conclusion et de contextualisation plus large des redevances paysannes depuis le servage. On souhaiterait aussi que les auteurs enrichissent leur projet de recherche en y incorporant une analyse des stratégies paysannes d'évitement de l'impôt, phénomène qui semble important et sur lequel nous ne savons presque rien. Enfin, la période étudiée étant relativement longue, les auteurs ont tendance à privilégier la période stalinienne, durant laquelle le système des redevances prit une tournure qu'il n'a jamais réellement perdue par la suite.

*

- 28 Tous ces ouvrages ont pour point commun de se pencher sur la réalité de la paysannerie kolkhozienne après la collectivisation, surtout pour l'époque de la guerre et de l'après-guerre. C'est certes le signe d'un intérêt accru pour ces périodes après l'engouement qu'a suscité celle de la collectivisation et qui a valu de grands travaux à l'historiographie. La plupart de ces ouvrages ont été réalisés à partir d'archives autrefois fermées aux chercheurs, que ce soit entièrement dans le cas de Popov qui ignore un peu tous les travaux qui pourraient de près ou de loin influencer sa problématique, dans une très large mesure dans le cas de Zima ou des chercheurs de Vologda, ou dans une combinaison avec des sources traditionnelles dans le cas de Denisova ou d'Aniskov. On en retiendra l'image d'une paysannerie kolkhozienne en passe de devenir un acteur autonome de l'histoire, même si sa voix n'est pas toujours aussi distinctement entendue qu'on le souhaiterait. Bien sûr, rendre la voix à plus d'une centaine de millions de paysans est une tâche titanesque, bien au-delà des forces d'un chercheur ou même d'une équipe de recherche. Toutefois, on s'explique assez mal que des auteurs, dont plusieurs se réclament du concept de mentalités, présentent des paysans si peu loquaces.
- 29 Chacune à sa façon, ces études posent le problème du choix du cadre d'analyse après la décomposition de l'Union soviétique. Il n'y a qu'une seule étude régionale dans le corpus recensé, mais elle a le mérite de présenter un objet d'étude plus richement documenté et plus facile à saisir. Les autres chercheurs ont choisi le cadre offert par la République de Russie et se cantonnent très souvent à l'élément ethnique russe, semblant oublier que les politiques qu'ils étudient ont été pensées dans une perspective strictement soviétique. Surtout, l'écueil que les ouvrages ici analysés sont incapables d'éviter est l'essentialisme, cette tendance à imposer une nature uniforme, invariable et indépendante à un objet d'étude commun, ici la paysannerie russe. À l'exception des historiens de Vologda qui ont des visées plus modestes, les historiens de la paysannerie russe font fi des différences régionales, ethniques (puisque'ils ne s'intéressent qu'aux Russes), générationnelles, voire occupationnelles. Leur paysannerie incarne une nature immuable, porteuse de valeurs de résignation et de résistance forgées par des siècles de servage et d'exploitation, et semble

servir d'argument à différentes variantes du nationalisme russe contemporain. Les sciences sociales occidentales ont déjà réussi à dépasser les tentations essentialistes, surtout en un moment marqué par la crise des paradigmes. Un dialogue méthodologique franc et généreux est peut-être la clef d'une évolution qui bénéficierait à tous.

NOTES

1. Norton T. Dodge, *Women in the Soviet Economy: Their Role in Economic, Scientific, and Technological Development*, Baltimore: Johns Hopkins Press, 1966; Gail W. Lapidus, *Women in Soviet Society: Equality, Development and Social Change*, Berkeley: University of California Press, 1978; Lynne Viola et Batrice Farnsworth, eds., *Russian Peasant Women*, New York: Oxford University Press, 1992.
2. Gosudarstvennyj arhiv rossijskoj federacii, Rossijskij gosudarstvennyj arhiv ekonomiki, Rossijskij gosudarstvennyj arhiv social'no-političeskoj istorii, Rossijskij gosudarstvennyj arhiv novejšej istorii.
3. V. S. Hristoforov, V. N. Sobkin et al., *Lubjanka v dni bitvy za Moskvu. Materialy organov gosbezopasnosti SSSR iz Central'nogo arhiva FSB Rossii*, M. : Izdatel'skij dom « Zvonnica-MG », 2002.
4. V. P. Danilov et L. V. Milov, éds., *Mentalitet i agrarnoe razvitie Rossii (XIX-XX vv.). Materialy meždunarodnoj konferencii*, M. : ROSSPEN, 1996.
5. V. F. Zima, *Golod v SSSR 1946-1947 godov : proishoždenie i posledstvija*, M : Institut rossijskoj istorii, Rossijskaja akademija nauk, 1996.